

**МИНИСТЕРСТВО ВЫСШЕГО И СРЕДНЕГО СПЕЦИАЛЬНОГО
ОБРАЗОВАНИЯ РЕСПУБЛИКИ УЗБЕКИСТАН**

**УЗБЕКСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ МИРОВЫХ
ЯЗЫКОВ**

ФАКУЛЬТЕТ ФРАНЦУЗСКОЙ ФИЛОЛОГИИ

РАХМОНОВ САНЖАР

Коммуникативные аспекты перевода

КУРСОВАЯ РАБОТА

ТАШКЕНТ – 2011

CHAPITRE I. LES BASES THEORIQUES DE L'ETUDE DE LA TRADUCTION

1.1. La ou les théories de la traduction

Pour délimiter d'une manière plus rigoureuse nos intentions dans ce premier chapitre, nous précisons immédiatement qu'il ne s'agit ni d'un aperçu historique ni d'une synthèse critique des différentes théories de la traduction. De telles approches existent déjà et l'apport d'une nouvelle dans le cadre d'un mémoire de fin d'étude sur la traduction serait minime. Nous n'avons pas, non plus, l'ambition de présenter une nouvelle théorie de la traduction.

Notre objectif dans ce chapitre est de présenter quelques réflexions traductologiques, entièrement ou partiellement personnelles, qui sont le fruit de notre expérience pratique et de nos études théoriques et qui, à leur tour, fondent et guident notre praxis traductive et notre recherche traductologique.

La multitude de théories de la traduction constitue le premier obstacle pour celui qui voudrait traiter de la théorie de la traduction.

Citons-en les plus importantes, sans aucune prétention d'exhaustivité, en les divisant en trois catégories :

a) - l'approche philosophique

les théories centrées sur la traduction littéraire se réclamant de la littérature comparée et de la poétique et mettant l'accent sur les aspects esthétiques

b) - les théories se référant à la linguistique générale les théories qui s'inspirent plutôt de la linguistique contrastive, sous la forme soit de la grammaire comparative soit de la stylistique comparée, les réflexions théoriques s'inspirant de l'utilisation de la traduction dans l'enseignement des

langues, la théorie qui se fonde sur la sémiotique

c) les approches métalinguistiques, c'est-à dire ethno-socio-politico- et psycholinguistiques, la théorie qui s'inspire de la science de la communication, la théorie computationnelle, produit et source de la traduction automatique les approches fonctionnelles, par type de textes ou finalité des traductions, et la théorie interprétative ou théorie du sens. [21, 43-44].

Ces trois catégories correspondent, sans entrer dans le détail, aux trois phases de l'histoire de la théorie de la traduction qui, dans une certaine mesure, se superposent :

- a) la période prelinguistique (jusqu'au XIXe siècle): approche surtout littéraire et, dans une moindre mesure, philosophique;
- b) la période linguistique (première moitié du XXe siècle, avec quelques prolongements dans la seconde): approche "systématique" et "objective", code, encodage, décodage, transcodage, (les théoriciens);
- c) la période postlinguistique (deuxième moitié du XXe siècle): traduction = art + savoir faire + science (les praticiens-théoriciens).

Nous pouvons dire qu'aujourd'hui on commence à s'approcher de la théorie unique et universelle de la traduction. Certes, il y a encore des dogmatiques qui ne voient dans le processus traduisant rien que les éléments linguistiques, ou rien que les contenus cognitifs, ou rien que les aspects anthropologiques ou rien que les nuances littéraires, et ainsi de suite.

Cependant, d'ores et déjà., une majorité toujours croissante de

traductologues, indépendamment des terminologies différentes qu'ils utilisent et des classifications distinctes auxquelles ils aboutissent, s'accordent fondamentalement pour voir dans la traduction, dans toutes ses facettes, un phénomène unique, englobant de façon cohérente plusieurs aspects, se basant sur le sens avec tous ses éléments, se situant au niveau de l'expression matérialisée, visant à la communication, se comprenant par l'interprétation.

Il est compréhensible qu'au début, ce phénomène unique fut dissecté par des chercheurs embarrassés par sa complexité.

La traduction, comme toute activité langagière, comme le langage lui-même, est une synthèse indissociable de pratique et de théorie. Cette capacité magique de l'homme l'invite continuellement à réfléchir sur son propre dire. Il n'y a aucune autre pratique qui en même temps soit ou puisse être une théorisation sur elle-même. Ainsi, depuis toujours, les grands efforts de traduction (p. ex. Ancien et Nouveau Testament, textes classiques, grandes œuvres littéraires, ouvrages scientifiques et techniques) ont été accompagnés d'un essor des réflexions théoriques.

Mais, quelle est la place de la traductologie dans l'univers du langage ? S'agit-il d'une recherche ponctuelle, d'une théorie cohérente ou d'une discipline

Il est également explicable que des sciences voisines, linguistique, sémiologie, etc., aient tenté les premières de s'emparer de ce nouveau domaine théorique.

Néanmoins, la nouvelle science de la traduction, la traductologie, en délimitant son objet, en élaborant ses propres méthodes, s'est constituée progressivement en une discipline scientifique à part entière.

Le problème de la traduisibilité ou de l'intraduisibilité a été posé très tôt, dès

l'apparition de la traductologie, aussi bien du point de vue philosophique que linguistique. En ce qui nous concerne, nous aurions tendance à y répondre positivement pour des raisons surtout empiriques. "Traduco, ergo sum" (!), ou presque.

Nous ajoutons le paradoxe supplémentaire que, parmi les premières, les plus importantes et les plus répétées des traductions, se trouvent celles qui non seulement ne sont pas possibles, mais en plus ne sont pas permises, c'est-à-dire les traductions des textes religieux.

Puisque la traduction s'avère possible, qu'est-elle au fond ? La traduction n'est rien d'autre qu'une nouvelle rédaction du même texte. Une rédaction en langue X d'un texte établi en langue Y, basée sur les connaissances thématiques et les capacités linguistiques adéquates.

L'élaboration de ce nouveau texte se décompose en trois phases : compréhension du texte de départ - rédaction du texte d'arrivée - évaluation. Ainsi, la traduction englobe en même temps trois états correspondant respectivement à ces trois phases : un processus - une pratique - un produit. [20, 56]

Si on approfondit l'analyse du processus traductif, on constate qu'on ne traduit pas des mots, même pas des phrases, mais des textes. L'essence d'un texte est son sens. La traduction consiste donc en le transfert du sens d'un texte entre deux langues.

Le sens, d'abord, a un caractère holistique et monistique. C'est grâce à ce caractère du sens qu'on peut y fonder une approche globale de la traduction. Il a des aspects notionnels, émotionnels, formels. Il comporte des éléments explicites et implicites. Dans un sens large, le sens d'un texte englobe son auteur, son contexte verbal, cognitif, temporel et spatial, et son destinataire.

La langue, ensuite, est le vecteur mais pas le maître de la

traduction; [19, 145].elle lui est indispensable mais pas déterminante. Il s'agit de deux ensembles qui s'entrecoupent, qui se recouvrent par endroits, mais qui ne s'identifient d'aucune manière. Il n'existe pas d'effort plus vain et plus dangereux en traductologie que de vouloir examiner la traduction au niveau de la langue.

Si la traduction est toujours possible, elle n'est jamais totale, parce que l'équation entre la pensée et le verbe n'existe pas, parce que la traduction totale - phonétique, graphique, grammaticale, lexicale, stylistique - équivaldrait à la répétition du texte original et non pas à une nouvelle rédaction.

Ainsi, la traduction peut atteindre différents degrés : équivalence, correspondance, égalité, même identité (toujours partielle, c'est le cas des emprunts dans un texte). Elle peut, alors, changer de nom et au lieu de "traduction" s'appeler interprétation, paraphrase, adaptation, imitation.

De toute façon, nous ne pouvons discerner que trois états purs du processus traductif :

- a) le transcodage, soit la correspondance d'un à un
- b) la traduction soit l'équivalence d'un à plusieurs
- c) l'interprétation, soit la création, libre de toute correspondance ou équivalence préétablie. [14, 43]

Parmi les premiers obstacles, et les plus importants, pour l'établissement d'une théorie universelle du phénomène traductif, se situe à un premier niveau sa scission en traduction écrite et traduction orale (interprétation) et à un second niveau la division de la première en traduction de textes littéraires et traduction de textes pragmatiques (pour reprendre la terminologie de J. Delisle, 1980).

Quant au premier obstacle qui s'érige sur le sol de la distinction entre langue parlée et langue écrite, sans s'y réduire, on pourrait remarquer qu'en ce qui concerne la surface de ces deux pratiques traduisantes, plusieurs différences et similitudes ont été constatées et analysées. Au fond, s'agit-il du même phénomène ?

Notre réponse est "oui", parce que leur quintessence est la même : transférer le sens dans son intégralité. Cela n'empêche que l'interprétation constituée par son naturel, sa spontanéité, son déroulement in vivo, un poste privilégié d'observation du processus, tandis que la traduction écrite, par sa permanence, sa rigueur, son caractère sophistiqué, se prête mieux à l'analyse du produit traductif.

Quant au deuxième obstacle, celui qui veut dissequer l'approche théorique de la traduction (écrite) par type de textes et notamment en différenciant d'une manière absolue la traduction littéraire de la traduction non-littéraire, les choses sont plus simples.

Même si la fonction expressive domine chez les uns et la fonction informative chez les autres, la synthèse de la forme et du contenu caractérise les deux. Même si l'accent est mis, chez les premiers, sur l'aspect émotif et, chez les seconds, sur l'aspect cognitif, il s'agit de deux aspects fondamentaux de la même entité, du sens.

Certes, en traduction littéraire, il faut privilégier le rythme et, en traduction pragmatique, le terme. Certes, la traduction poétique et la traduction scientifique représentent les deux extrêmes du processus du produit traductifs en termes de liberté-fidélité, |interprétation-transcodage, impossible-possible,

mais il s'agit toujours de deux extrêmes du même continuum.

Les vrais problèmes de la traduction sont ceux que le traducteur rencontre effectivement lorsqu'il traduit, tandis que les faux problèmes sont ceux que les linguistes, ou autres théoriciens, s'imaginent qu'il rencontre.

Le problème primordial consiste à décoder et reproduire le vouloir-dire de l'auteur de l'original. Cette difficulté découle de la polysémie, de la terminologie et de la synecdoque. Il s'agit de trois paramètres sémantiques et stylistiques de tout texte qui peuvent embrouiller son sens.

La grammaire, au sens large, constitue aussi un obstacle. Et cela non seulement, ni principalement, parce qu'un nom doit être transposé en verbe, ou un participe en proposition, ni parce qu'il est parfois difficile de maîtriser à fond, comme il le faut, la morphologie et la syntaxe des langues source et cible. Mais, surtout, parce que la grammaire, en tant que support de base du texte, peut contenir des éléments importants qui soit échappent au traducteur, soit l'induisent en erreur. Le souci d'éviter les interférences s'inscrit également dans ce cadre.

Les niveaux et les registres de langue sont un autre obstacle à surmonter : qui parle, à qui, de quoi, pourquoi, quand et comment, sont des facteurs déterminants pour la solution traductive imposée.

Souvent négligés à côté des questions sémantiques, stylistiques et grammaticales, les aspects phonologiques et graphologiques ne doivent pourtant pas être réduits au statut de simples détails. Souvent un son, même en traduction écrite, ou l'image d'un mot, même en interprétation, peut être un élément-clé qui fait passer le message.

Enfin, après ces problèmes étroitement liés au langage, il y a ceux plus

larges qui concernent la culture et la civilisation qui entourent et élucident le texte original et la traduction; il y a aussi les visions du monde, voisines ou lointaines, du rédacteur et du traducteur.

Ici, nous devons préciser deux choses : premièrement, si on se place du point de vue de la traduction, tous ces problèmes ne doivent pas être analysés et résolus in se mais dans leur situation et contexte concrets. Deuxièmement, ces problèmes n'impliquent pas que le traducteur ne comprend pas, car dans ce cas il s'agirait d'une carence linguistique ou thématique de celui-ci, mais qu'en raison de la complexité du processus traductif, il rencontre des difficultés pour faire passer ce qu'il comprend.

De ce qui précède, il apparaît que nous ne classons pas parmi les vrais problèmes de la traduction au moins trois catégories de sujets qui ont fait l'objet de très longues discussions entre les traductologues :

- a) l'ignorance du sujet ou de la langue (de départ ou d'arrivée) de la part du traducteur ou, pourquoi pas, de la part du rédacteur. Ce serait comme si on essayait d'analyser la technique du saut à la perche en observant un lanceur du disque s'attaquer à une barre à 6 mètres. Ce sont les champions de la discipline en question qu'il faut observer;
- b) les différences et les similitudes de langues, soit les comparaisons linguistiques aux niveaux de la morphologie, de la syntaxe et du vocabulaire;
- c) la polémique sur la prééminence de la traduction "fidèle" ou de la traduction "libre"; une traduction littérale est soit une traduction exacte, qui fait passer le message et est donc réussie, soit une transposition linguistique qui n'établit pas

une bonne communication, et est donc inacceptable. Une traduction libre peut soit transférer le sens à la langue-cible et elle est alors pertinente soit le décrire, et il s'agit dans ce cas d'une paraphrase.

1.2. Les liens entre la traduction et la langue

La traduction est devenue une part importante des activités des grands organismes internationaux, qui font appel à des traducteurs et à des interprètes de haut niveau. On n'oubliera cependant pas, en amont, l'importance qu'elle revêt pour l'apprentissage des langues étrangères et, plus fondamentalement, dans la connaissance de sa propre langue, car, comme le disait Goethe, grand traducteur ; « Qui ne connaît pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne » C'est une formule qui peut s'invertir : la connaissance de sa propre langue contient en puissance celle de toutes les autres - à travers de la traduction.

La traduction n'est pas qu'une simple opération linguistique [18, 69] : les langues sont inséparables de la diversité culturelle, cette diversité vitale que l'on entend défendre afin d'éviter la prolifération de conflits dus au choc des cultures en ce XXI^{ème} siècle. La première fonction de la traduction est donc d'ordre pratique: sans elle, la communication est compromise ou impossible. On voit toute la partie que l'on peut tirer de cette faculté : les interprètes avaient rang de prince en Egypte, en raison de l'importance primordiale qu'ils pouvaient revêtir en matière de la diplomatie.

A l'inverse, on comprend pourquoi la traduction peut s'avérer, au plein sens du terme, la condition de survie d'une langue. Si la pierre de Rosette n'avait pas contenu la traduction d'un texte écrit en hiéroglyphes et en démotique (une version simplifiée des hiéroglyphes) dans une langue connue, le grec. Champollion ne serait pas parvenu à déchiffrer, et la langue des pharaons demeurerait sans doute aussi impénétrable que celle des Etrusques. Une langue que l'on n'arrive plus à traduire est une langue morte, avant que la traduction ne la ressuscite.

Le deuxième aspect à considérer est la question de la langue - en l'occurrence, *de* langues en présence. Ce n'est pas la même chose de traduire de l'hébreu, langue chamito-sémitique, vers le grec, langue indo-européenne. Que du grec vers le latin, langues appartenant à la même famille, ou que de l'espagnol vers le français, même si le mécanisme de base reste le même. C'est ainsi que dans *Jonu et le signifiu errant*, Henri Meschonnic nous fournit la retranscription de l'original hébreu: «Gardiens buées-vanites leur pitié abandonneront», traduction qui certes presuppose la connaissance de l'hébreu, mais qui aboutit en français au non-sens. La Bible de Jérusalem traduit: « Ceux qui servent des vanites, c'est leur grâce qu'ils abandonnent. » On pourrait très bien multiplier les exemples où le «calque » d'une langue sur une autre aboutit à un résultat absurde, quelles que soient les langues considérées, qu'elles soient proches ou lointaines. Il est sans doute infiniment plus ardu pour un francophone d'apprendre l'hébreu que l'anglais ou l'espagnol, mais la traduction ne saurait être réduite, comme elle l'est souvent, à cette seule dimension linguistique. D'après cette conception, il suffirait d'être à la fois bon linguiste pour connaître la «langue de départ » (l'hébreu, ou toute autre langue) et maîtriser suffisamment la «langue d'arrivée » (en l'occurrence, le français) pour parvenir à une traduction qui représente l'original sous une forme équivalente, à la différence des autres langues. C'est une condition nécessaire, mais non suffisante.

A la fonction communicative de la traduction et à sa dimension linguistique s'ajoute en effet un troisième facteur, lié aux précédents, celui de la pluralité des versions pour un même texte. L'examen des autres traductions données par Henri Meschonnic en témoigne. Outre celle de la Bible de Jérusalem, il cite celle du rabbinat français sous la direction de Zadoc Kahn (1899) :

« Ceux qui reverent des idoles menteuses, ceux-là font bon marché de leur salut » ; Celle de Louis Segond (1910) ; « Ceux qui s'attachent à de vaines idoles /Eloignent d'eux la miséricorde » ; celle dirigée par Edouard Dhorme dans «la Pleiade » (1969) : Ceux qui reverent les vaines idoles, / abandonnent

leur piété ; celle de la *Traduction cecumenique de la Bible* (1975) : « Les **fanatiques des** vaines idoles, qui renoncent à leur devotion» Enfin, deux traductions délibérément plus proches de la formulation hebraïque, celles de Choura-qui (1976) : « Les conservateurs des fumées du trouble leur dilection, ils l'abandonnent » et celle d'Henri Meschonnic lui-même (1981), dont la disposition cherche à reproduire la poétique du rythme de l'original;

Ce n'est pas à la lumière de considérations d'ordre uniquement linguistique que l'on peut départager les versions entre elles : ne se lance pas dans la traduction de la Bible qui veut. La compétence des traducteurs n'est pas en cause dans la multiplication des variantes.

De telles variations sont en effet frappantes, comme le signale aussi Julien Green, écrivain mais également polyglotte. Il note ainsi, **dans *Le langage et son double, que, la ou la Vulgate de saint Jérôme*** avait; « Nam et si ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala » (psaume XXIII, 4), qu'il traduit: « Et même si je marchais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal », la Bible de Luther donne:

« Und ob ich schon wanderte im mitter Tal, fürchte ich kein Unglück» («Et même si j'errais dans la vallée des ténèbres, je ne craindrais aucun malheur »

Агар мен қора кучлар воҳасида сайр қилганимда ҳам, ҳеч қандай бахтсизликдан қўрқмаган бўлур эдим,, Tandis que *VAuihonzed Version* rend « Oui. Bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je n'aurai pas peur du mal «*лекин ўлимдан қўрқмайман*). La version latine contient «l'ombre de la mort » mais pas «la vallée », la version allemande contient «la vallée » mais pas «l'ombre de la mort », alors que la version anglaise contient les deux.

Face à de telles différences, on peut adopter plusieurs attitudes. La première consiste à conclure à l'intraduisibilité radicale de toute langue par une autre. Pour les musulmans du monde entier. le Coran ne saurait être traduit: il doit être lu dans la langue originale, que l'on soit arabophone ou non. On peut aussi conclure à l'intraduisibilité relative des langues : traduire, c'est forcément trahir, pour reprendre l'adage italien *traduttore. iraditore*. La traduction risque alors d'être considérée

comme un pis-aller, la consultation directe de l'original surpassant toute autre accàs, meme lorsqu'il existe des traductions que l'on s'accorde à trouver excellentes. Une troisième solution consiste à inverser l'interprétation habituelle du mythe de Babel et à voir dans la diversité des langues autre chose qu'une donnée négative.

L'histoire de la traduction est indissociable des écrits sur la traduction. La plupart relèvent du critique des textes, ce qui va de soi dans le cas des textes religieux ou littéraires. C'est dans ce cadre du critique, entendue au sens large, que l'on doit replacer les théories contemporaines de la traduction, fort nombreuses. Celles-ci peuvent se ranger en deux grandes catégories : celles qui prennent appui sur la linguistique et celles qui débordent ce cadre, quitte à s'en inspirer au besoin.

Les différentes manières de traduire aussi bien que les cadres théoriques sont d'une très grande diversité, d'ou l'importance de faire apparaitre les mecanismes sous-jacents de la traduction, de la façon le plus objectif possible. On privilegiera l'approche descriptive («comment traduit-on ?» Au detriment de l'approche prescriptive («comment faut-il traduire ? ») Ou purement théorique («qu'est-ce que traduire ? »). [25, 156]

En matière litteraire, c'est l'écrit qui a regné sur l'oral, du moins dans la civilisation occidentale. C'est pourquoi les études portant sur la traduction orale sont plus rares et plus tardives que celles portant sur la traduction écrite. Ce déficit étant aujourd'hui comblé, c'est un domaine que l'on ne saurait oublier, vu son importance, en raison de la diversité de ses formes, la traduction demande à etre examinée dans un cadre plus large, celui de la traduction «intersemiotique » (R. Jakobson), ou il ne s'agit plus de passer d'une langue à une autre, mais d'un *système de signes* à un autre. Cette forme de traduction revet une importance toute particulière au moment ou les nouvelles technologies, notamment avec les transmissions par satellite et Internet, nous plongent dans un monde multilingue et proteiforme ou la traduction, sous toutes ses facettes, est appelée à jouer un role déterminant. « On ne devrait jamais passer sous silence la question de la langue dans laquelle se pose la question de la langue et se traduit un discours sur la traduction », dit Jacques Derrida. La question de la langue est en effet déterminante, a plus d'un titre. En Ecosse, au XVI^e siecle, a

coté du gaelique, la langue nationale était le scots (langue parlée encore aujourd'hui, qui est à l'anglais ce que le portugais est à l'espagnol ou le neerlandais à l'allemand ou encore le danois au suédois) et jouissait d'un prestige au moins comparable à celui de l'anglais d'Angleterre jusqu'à l'introduction en 1560 de la Bible traduite par des protestants anglais réfugiés à Genève. La traduction en scots vint trop tard. Ce fut sa perte : il figure au *Bureau européen des langues moins répandues* parmi les langues «minoritaires» (alors qu'autrement il serait sans doute resté «majoritaire» (le gaelique, lui, est en voie d'extinction : 67 000 locuteurs en 1991, 55 000 en 2001) : il n'appartiendrait pas à la cinquantaine de langues à protéger au sein de l'Union européenne. Si l'impact de la traduction s'avère parfois salvateur, son absence est souvent fatale, ce qui n'est pas sans poser un problème de taille quand on pense que 96 % des langues existantes ne sont parlées que par 4 % de la population du globe.

Les termes de « langue majoritaire » et de « langue minoritaire » sont tout relatifs l'équation peut fort bien s'inverser selon l'époque considérée. Le contraste qu'offrent les langues celtiques est à cet égard saisissant, quand on se souvient qu'au siècle av. J.-C. elles s'étendaient sur la majeure partie du continent européen jusqu'en Asie Mineure. C'est pourquoi, avant de donner des exemples dans des langues majoritaires et même internationales comme le français ou l'anglais, la question suivante, posée par l'écrivain italien Andrea Camilleri, mérite qu'on y réponde dans un cadre plus général: « n'a-t-il pas survécu un seul traducteur, un seul interprète de ces langues disparues, quelqu'un qui pourrait raconter aux autres ce que ces mots signifiaient pour celui qui les prononçait ? »

C'est en effet la question initiale que tout lecteur d'une traduction est en droit de se poser, celui de la différence qui sépare l'original du texte traduit. Si la traduction de la Bible fait apparaître autant de problèmes d'interprétation et de variantes, qu'en est-il pour d'autres formes de textes ? Les divergences ne sont-elles pas moindres quand les langues en présence sont de la même famille ? Une traduction est-elle en mesure d'évoquer la même chose que l'original ? Autant d'interrogations qui exigent que l'on commence par la question de la langue

et donc aussi par celle des langues.

Une langue, en effet, a l'instar de la tour de Babel, n'est pas faite uniquement de mots : chacune renferme une « vision » du monde propre conception élaborée par Wilhelm von Humboldt au XIX^e siècle et reprise par Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf au siècle suivant pour aboutir à ce que l'on a coutume d'appeler l'hypothèse « Sapir-Whorf ».

L'exemple type pour illustrer le « découpage » différent que chaque langue effectue sur le « réel » est celui des couleurs. Au français « bleu », le russe fait correspondre « голубой » (« bleu clair ») ou « синий » (« bleu foncé ») ; en ouzbek хаворанг, мовий, зангори à l'inverse, a « vert » et a « bleu » ne correspond, dans les langues celtiques, qu'un seul mot, « glas ». Dans la langue ouzbek aussi parfois le mot кўк remplace à la fois bleues et vertes : Ce qui est vrai du lexique des couleurs est de l'ensemble de la langue. L'incidence sur la traduction est évidente : si Marie Bonaparte traduit par *L'inquietante étrangeté* le texte de Freud intitulé *Dos Unheimliche*, ce n'est pas sans rapport avec le fait que Freud signale qu'il n'a pas trouvé d'équivalent exact en latin, en grec, en anglais, en français, en espagnol, notant que le portugais et l'italien se satisfont de « périphrases », qu'en arabe et en hébreu « *unheimlich* coïncide avec le démonique [« *damonisch* »], ce qui donne des frissons [« *schaurig* »] кўркинчли en ouzbek ». Il conclut :

« Nous avons même l'impression que, dans beaucoup de langues, cette nuance particulière de l'effrayant fait défaut. »'

En chinois, « Chine » se dit « zhongguo », mais un sinophone peut y reconnaître les mots « zhong » (« milieu ») et « gu » (« pays ») : la Chine, c'est « le pays du Milieu » ou, comme on disait à l'époque de la Chine impériale, « l'empire du Milieu ». Le pouvoir d'évocation de « Chine » et de « zhongguo » n'est donc pas du tout semblable. Jacques Derrida signale, mais dans un cadre d'analyse différent, que « Babel » n'est pas que nom propre, car il signifie également « confusion », et l'on peut aussi lire « ba » (« père ») et « bel » (« ville ») : Babel, mais aussi confusion, ville du père, ville de Dieu le père en ouzbek Вавилон она шаҳар Il y a la

autre chose qu'une simple affaire de vocabulaire.

Dans un article celebre, Emile Benveniste a montré que les catégories d'Aristote en tant que « categories de pensée » sont manifestement le miroir des catégories de la langue grecque : « Il pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des etres linguistiques est ta langue qui, grace a ses propres categories, permet de les reconnaitre et de les specifier. Quant à la notion de l' « etre », elle a été construite a partir d'un verbe grec, également présent dans les autres langues indo-europeennes. Mais que serait-il advenu, s'interroge E. Benveniste, si Aristote s'était exprimé dans une langue semblable à l'ewe, parlé au Togo, ou le verbe « etre » se repartit entre cinq verbes, « nye », « le », « wo », « fa » et « di », que rien ne relie habituellement au sein de cette langue ? Cela ne veut pas dire qu'Aristote n'aurait pu concevoir sa philosophie si le grec avait obei a d'autres structures, mais qu'elle aurait pris des voies differentes : la langue informe la pensée.

La langue n'est donc pas un simple instrument, une operation intransitive entre la pensee et son expression. Prendre conscience de cette epaisseur de la langue n'était sans doute pas à la portée de la Grèce antique dans la mesure ou celle-ci avait une « vision du monde » essentiellement monolingue, comme l'indique l'étymologie de « barbare » : celui qui prononce des syllabes incomprehensibles (« bar-bar ») car il parle une langue étrangère. Non que les Grecs n'aient pas eu de contacts avec d'autres langues, mais seulement qu'ils consideraient leur propre langue comme superieure aux autres. Une autre raison, plus fondamentale, c'est que l'on a tendance à identifier sa langue à la realité, ainsi que le fait remarquer Andre Martinet, ce qui explique qu'il ait fallu attendre la fin du XIX siècle pour voir apparaitre une discipline se donnant la langue comme objet d'étude autonome et aboutir au *Cours de linguistique generale* de Ferdinand de Saussure, publié en 1916, après sa mort. On prend d'autant mieux conscience de cet ethnocentrisme linguistique en étant en contact avec des langues et des cultures éloignées des siennes, comme le basque ou le kavi (langue melanesienne) dans le cas de Wil-heim von Humboldt, Figure emblematic de cette demarche.

Reprenant une distinction aristotelicienne, W. von Humboldt insiste sur le fait que la langue n'est pas un « ergon » (ratiocination indo-europeenne « werg ») que l'on

retrouve dans l'anglais « work » : « un ouvrage fait ») mais une « energeia » (« une activité en train de se faire »). Les conceptions humboldtiennes ont des implications épistémologiques et philosophiques considérables qui dépassent le cadre de la présente recherche, mais elles ont également des repercussions non moins essentielles pour la traduction.

La plus fondamentale est sans doute la suivante : il n'est pas de traduction « neutre » ou « transparente » au travers de laquelle le texte original apparaîtrait idéalement comme dans un miroir, à l'identique. Il ne saurait y avoir en la matière de « decalque », en raison même du fait du travail (« energeia ») de la langue, que ce soit celui qui s'opère à l'intérieur de la langue « traduisante » ou celui qui se produit au sein même de la langue de l'original. De ce point de vue, écriture et traduction sont à mettre exactement sur le même plan.

Dans *Crise de vers*. Mallarmé dit : « **Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la supreme.** » Plus loin, il ajoute : « **La diversité, sur terre, des idiomes empêche personne de proferer les mots qui, sinon se trouveraient, par une frappe unique, elle-même matériellement la vérité.** »

On ne saurait donc reprocher à la traduction de procéder à tout un ensemble de transformations : c'est dans la **nature** même **du** langage.

Dans un article capital, « Aspects linguistiques de la traduction » Roman Jakobson accorde à la traduction une valeur primordiale qui jusque-là était généralement passée inaperçue. Pour ce faire, il en distingue trois sortes : la « traduction intralinguale » ou « reformulation » ; la « traduction interlinguale », de langue à langue ou « traduction proprement dite » ; la « traduction inter-sémiotique », qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques ». De phénomène marginal, la traduction en vient à occuper une place centrale : « Pour le linguiste comme pour l'utilisateur ordinaire du langage, le sens d'un mot, n'est rien d'autre que sa traduction par *va* autre signe qui peut lui être substitué. »

La troisième forme de traduction demande un examen à part : elle sera examinée plus tard. Il convient cependant de préciser par avance plusieurs points.

Roman Jakobson semble cantonner ses exemples au domaine artistique, ou la «transposition créatrice » permettrait de passer « de l'art du langage à la musique, à la danse, au cinema ou à la peinture ».

N'est-ce pas là une extension abusive de la notion de traduction ? On commencera par dire que ce concept a bien mal operatoire. C'est ainsi que l'ouvrage de Kandinsky peut se lire comme un veritable traité de « traduction inter-semiotique » : le terme de « traduction » est utilisé à plusieurs reprises pour établir des correspondances, schemas a l'appui, entre les differents arts.

Plus fondamentalement, on peut s'interroger sur le fait de savoir si tout système de signes n'est pas, par nature,, intersemiotique. En postulant que le sens d'un signe est sa traduction par un autre signe, peu importe que celui-ci soit visuel (langue ecrite ou « langue des signes »), phonétique (langue orale), tactile (alphabet braille), etc., voire relève de plusieurs systèmes de signes à la fois.

Cette troisième dimension, toujours présente, apparait avec une intensité particulière dans le cas de la traduction de la poésie chinoise : « En Chine, les arts ne sont pas compartimentes : un artiste s'adonne à ta triple pratique poesie-calligraphie-peinture comme a un art complet ou toutes les dimensions spirituelles de son etre sont exploitées : chant lineaire et figuration spatiale, gestes incantatoires et paroles visualisees.»

La traduction opérant sur des signes, elle ne releve donc pas de la seule linguistique, mais d'un domaine plus vaste, celui de l'étude de ses signes, la sémiotique.

En utilisant le terme de « semiotique », Roman Jakobson s'inspire explicitement des écrits de Charles S. Peirce, mais, en parlant de « signes », de « signifiants » et de « signifiés », il s'inscrit dans la lignee de F. de Saussure. A cet égard l'ouvrage de J. Vinqy et J :Derbeuei, *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (dorenavant abrege en VD), publié en 1958, fait date c'est en effet « la première méthode de traduction fondee sur une analyse scientifique ». La plupart des manuels de traduction disponibles

actuellement lui sont redevables. S'il fait date, il est également date : tributaire des conceptions de l'époque, les avancées de la linguistique opérées depuis sont telles qu'un bon nombre des analyses de ces auteurs étaient condamnées à devenir obsolètes. Leur apport n'en est pas moins considérable, comme nous le verrons plus loin.

Les considérations sur la traduction sont pratiquement absentes du *CLG*, de nouveaux concepts doivent être élaborés, l'un des plus importants étant celui des « unités de traduction ».

Ainsi que le souligne Saussure, la « délimitation » des unités est fondamentale : elle ne saurait, contrairement à l'opinion courante, se réduire à faire des « mots » les unités de base. Une telle conception aboutit en effet à faire de la langue une simple « nomenclature », c'est-à-dire « une liste de termes correspondant à autant de choses ». Néanmoins, la notion de « mot » est à prendre en considération : « Il faudrait chercher sur quoi se fonde la division en mots car le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit, quelque chose de central dans le mécanisme de la langue. »

La fonction communicative de la traduction est étroitement liée au sens des mots, à la saisie et à la compréhension du sens, car on ne traduit pas les mots isolément les uns des autres ; la traduction « mot à mot » est donc bien souvent impossible. Pour Vinay et Darbeinet, l'unité essentielle est, sur le plan des signifiés, « unité de pensée », sur le plan des signifiants, « l'unité lexicologique », à quoi fait pendant, dans une parfaite symétrie, « l'unité de traduction », ces trois termes étant considérés comme « équivalents ». On en vient à la définition suivante : « On pourrait encore dire que l'unité de traduction est le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément, »

Prenons un exemple concret, celui de la citation de George Steiner mise en exergue à ce chapitre : « Nimrud's tower was built of words. » En le découpant en « unité de traduction » on aboutit à « Nimrud's tower / was built words », Si on le compare à sa traduction française, on retrouve la même

division : « La tour de Nimrod / était faite de mots. » Un tel « découpage » a une portée pratique évidente : il permet, une fois les unités délimitées, de procéder à l'analyse des *rappports* qui relient l'original et sa traduction : le rapport entre l'unité de traduction n° 2 « was *butt!* of » et sa traduction par « était *faite* de » fait ainsi apparaître la tendance de l'anglais à recourir à un terme spécifique (ou « hyponyme ») là où le français manifeste la tendance inverse en traduisant par un terme générique (ou « hyperonyme »): au lieu d'utiliser « construire » (« build ») кypмoк, le traducteur a préféré « faire » килмoк). Chaque langue ayant sa propre vision du monde, donne son propre « découpage » de la réalité. La même méthode peut alors s'appliquer aussi bien au niveau purement linguistique que stylistique. Faits de langue, faits de style et faits de traduction, des lors, se rejoignent.

En dépit de ses avantages d'ordre pratique, une telle démarche entraîne deux inconvénients majeurs. Le premier, c'est celui qui consiste à accorder trop de place aux aspects linguistiques de la traduction, d'où la critique formulée par Edmond Cary : « La traduction littéraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire. »

Le second inconvénient, c'est de ne pas tenir suffisamment compte de la notion **des** « unités linguistiques » chez F. de Saussure lui-même. Les *Ecrits de linguistique générale (ELG)*, récemment publiés, ne font qu'accentuer l'importance à accorder à la dimension *différentielle* du langage : « Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque **ordre** et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est **toujours** imaginaire, la différence seule existe »

La notion d'« unité différentielle » semblera **sans** doute abstraite et difficile à cerner, mais on la retrouve dès qu'il est question d'établir des « unités de lecture » **dans un texte, que Roland Barthes appelle « lexies »**. Ce découpage, il faut le dire, sera un peu plus arbitraire ; [-,,] Le texte comprendra tantôt peu de mots, tantôt quelques phrases.

Si la traduction est bien une « propriété fondamentale » du langage, elle

peut, pour des raisons pratiques, être considérée de manière linéaire, en ne faisant intervenir que des unités simples. On n'oubliera cependant pas qu'à l'image de la langue, la traduction fait elle aussi intervenir des « unités différentielles ». Si tel n'était pas le cas, on comprendrait mal que les manières de la mettre en pratique et de l'apprehender aient pu autant varier tout au long de l'histoire. La communication n'est pas un acte simple; elle s'analyse à partir de plusieurs champs théoriques dont celui de la traduction. Quatre principes doivent être retenus pour comprendre l'importance de l'acte de parole dans la production du sens :

1. Il faut distinguer deux niveaux dans la signification d'un énoncé : la sémantique propre à chaque mot et le niveau plus global qui comprend le vouloir-dire du destinataire. Le sens de la parole n'existe que dans l'interaction sociale.

2. Deux éléments composent le sens de la parole : les connaissances antérieures accumulées par le sujet et la sémantique spécifique des mots et des phrases employés.

3. Le contexte et les connaissances *a priori* permettent au sujet de prévoir le déroulement d'un discours.

4. Nous possédons une mémoire collective qui est constituée : d'un contexte conceptuel, de connaissances partagées que l'on suppose semblables à celles de nos interlocuteurs, et de la connaissance intrinsèque des règles de l'interaction sociale concernant l'acte de parole. Qu'est-ce qu'au fond le sens

1. Le sens est le produit de la compréhension, c'est d'abord une perception, donc un objet psychologique.

2. Le sens est aussi un objet social que nous pouvons étudier.

3. Il n'est pas nécessaire de percevoir le support du sens pour capter ce dernier.

4. Nous oublions le support alors que le sens demeure en mémoire.

5. Le sens est composé à la fois du sens intenté et du sens reçu.

6. Nous ne traduisons que le sens, jamais ce que l'auteur aurait voulu dire ou l'effet qu'il aurait voulu avoir sur son auditoire.

7. Le sens n'est pas un élément distinct comme une idée ou un contenu mais bien le resultat d'un processus. On inclue les effets prosodiques, les affects véhiculées dans le discours, etc. Bref, c'est à la fois le contenu et la forme. [19, 140]

Le sens en tant que synthèse est un mouvement entre l'orateur et le destinataire se réalisant par l'entremise de l'acte de parole. En plus de la situation et de la subjectivité des sujets, certains éléments formels interviennent dans la production du sens. Ce sont : le signifiant de la phrase (les mots employés), le signifié (ce dont on parle), la forme symbolique et le sens. Il faut comprendre chacun des éléments de cette synthèse comme des moments confondus de la totalité du processus. Le sens est l'acte de parole dans son ensemble, c'est un vécu. Au fil de l'énoncé, ces éléments se fusionnent et une unité de sens se concrétise : s'est la synthèse du sens. La synthèse du sens est nécessaire à la reconnaissance des signifiants énoncés : l'audition est conditionnée par le processus du sens.

Cette théorie du sens et de l'acte de parole aide à comprendre la réalité de la traduction. La traduction n'est pas une simple reproduction d'un discours mais un deuxième acte de parole aussi complexe et complet que celui de l'orateur. Il y a quatre phases par lesquelles le traducteur parvient à achever une traduction : la confiance dans l'existence du sens, la pénétration, la personnification et la restitution. Les deux premières phases représentent la perception du sens par le traducteur et les deux dernières, la concrétisation du deuxième acte de parole. Il ne peut y avoir de traduction sans compréhension. Toute traduction est née par le sens au discours de l'orateur. L'équivalence qu'il y a entre les deux actes de parole se trouve dans le sens et non dans les mots comme tels. Nous parlons donc d'équivalence de traduction et non d'équivalence linguistique.

C'est à partir de la pratique de la traduction que la théorie du sens est

née. Car traduire implique nécessairement une relation très étroite avec le sens. Le sens de la traduction est de se substituer à l'orateur et de redire ce qu'il a déjà dit. Nous sommes tous traducteurs lorsque nous parlons.

Le rapport mot-sens est donc relativement complexe. Le concept ne se forme que par suite d'expériences renouvelées qui vont convaincre l'apprenant que tel mot est chargé de tel ensemble de sèmes, reconnus par ailleurs dans la réalité.

Mais comment la blague que voici forme-t-elle le concept de «dent»? Adam : «inventeur de la brosse du même nom». Par les sonorités (brosse Adam — brosse à dents). C'est un accident (d'ailleurs feint) dans le processus. Les dents sont connues avant d'être reconnues par leur nom quand il s'agit de les brosser. La diversité des noms qui sont donnés aux dents dans le *Cantique des cantiques* (perles, brebis; métaphores de leur éclat, de leur blancheur) favorise, selon les contextes, la précision du concept. Dans l'éloge classique, c'est la métaphore d'un virtuose. En orthodontie, la dent est un générique, qui sera spécifié. La dent peut aussi recevoir un sens métonymique : le requin, dans *les dents de la mer*. Il ne faut plus parler sans conscientiser la distance du mot à la chose par le concept, sans faire du trapeze. Villeneuve perd de vue! Expression très naturelle. Villeneuve n'est plus, dans ce contexte, le nom d'une personne. Il désigne par proximité (métonymie) l'ensemble qu'il forme avec son engin lance dans la course. Le tour est sans doute elliptique mais acceptable, à la radio comme dans les journaux. Aucune équivoque possible du reste. (Il suffit de jouer du trapeze.)

Plus loin, en abordant la logique, l'argumentation, le maniement des idées, il faudra se souvenir des opérations sémantiques intermédiaires entre le sens et les mots. Si l'interprétation consecutive montre de façon éclatante le jeu de la mémoire cognitive, l'étude de l'interprétation simultanée permet de voir le sens se constituer par petites touches, à mesure que les sonorités sont entendues puis oubliées. Le discours défile à l'oreille de l'interprète, les mots se succèdent et, à intervalles

irreguliers, se produit une sorte de declic de comprehension. J. Lacan a parlé du point de capiton pour designer l'instant ou les connaissances supposées chez l'interlocuteur par celui qui parle se mobilisent chez ce dernier et constituent une unité mentale distincte, une idée. A l'instar du tapissier qui pique son aiguille dans le dos d'un fauteuil rembourré pour y faire apparaitre des divisions en resserrant son fil, l'auditeur resserre de temps en temps en un sens fil s'agit de quelques secondes à peine la somme des mots qui lui parviennent. J'ai appelé unite de sens le resultat, du point de capiton, la fusion en un tout du semantisme des mots et des compléments cognitifs. Ces particules de sens ne correspondent pas à un explicite verbal de longueur fixé; elles sont comprises à des moments variables de l'avancée de la chaine sonore ; a contenu de sens identique, la longueur du segment de discours nécessaire à leur apparition varié selon les auditeurs / lecteurs. L'auditeur qui connaît bien le thème traité et qui situe bien la position de l'orateur n'a pas besoin de percevoir l'énoncé jusqu'à la fin avant de le comprendre ; un autre attendra les derniers mots pour savoir ce qui a été dit. Ainsi, selon les connaissances que les auditeurs apportent à sa rencontre, le discours est redondant pour certains, trop elliptique pour d'autres.

Les unités de sens se succèdent en se chevauchant dans l'esprit de l'interprète de simultanée pour produire le sens général, elles se transforment en connaissances deverbalisées au fur et à mesure qu'elles s'integrent en des unités plus vastes, en des idées plus conséquentes. On a vu que l'unité de sens est le plus petit élément qui permette l'établissement d'équivalences en traduction Par exemple: Сиз туллайсизми ? – C'est vous *qui lapayez*. En deca, il ne peut y avoir que des correspondances ; au-dela, des synthèses, des resumés ou des paraphrases.

L'unité de sens n'existe qu'au plan du discours ; elle ne se confond pas avec des mots, des syntagmes, des collocations ou des fragments, représentation mentale. Elle correspond au plan psychique à un état de conscience de courte durée. S. Freud parle du conscient comme d'un état très passager; la majeure partie de ce que nous croyons savoir consciemment se trouve à l'état de latence, c'est-à-dire à l'état d'inconscient psychique. S. Freud note trois contenus psychiques: le conscient, qu'il nomme également les perceptions

conscientes; le préconscient; enfin le rinconscient. Ce dernier n'intéressant que très indirectement la traduction, nous n'en parlerons pas ici.

Les unités de sens dont on note l'apparition en interprétation simultanée chaque fois que l'interprète prend du champ après quelques mots traduits plus ou moins littéralement, sont conscientes. Elles correspondent au contenu réduit du conscient. Une fois comprises et alors que se constituent de nouvelles unités de sens, elles tombent au stade préconscient et deviennent connaissances latentes.

On ne sais si pour Freud, le préconscient en état de latence restait verbal; je peux, quant à moi, affirmer que l'unité de sens se deverbalise en passant d'un état de conscience à un savoir latent. Elle apparaît comme le résultat de la jonction d'un savoir linguistique et d'un savoir extra-linguistique deverbalisé, bien des années ou quelques instants auparavant. Le support verbal qui la fait naître n'est ni le mot, unité graphique, ni la proposition, unité grammaticale, mais une avancée sonore suffisante pour que cette idée soit comprise.

Le lever du jour est un moment magique, dans la Rue de la Sardine. Quand le soleil n'a pas encore percé l'horizon gris, la Rue paraît suspendue hors du temps, enveloppée d'une lueur d'argent. **Тонг отарда Сардиния кўчаси жуда ажойиб эди. Қуёш хали хира, шафакдан кўтарилмаганида кўча кумуш рангга ўралиб, муаллақ туриб қолгандек туюларди.**

On voit ici la différence essentielle entre équivalences et correspondances : les premières s'établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques, mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques. L'équivalence est une correspondance inédite. Elle est le mode de traduction général, n'excluant pas pour autant les correspondances que justifie l'existence d'éléments qui correspondent en toutes circonstances : évocation hors contexte ou s'emploi dans un texte.

La traduction pour être réussie, doit viser à établir une équivalence globale entre le texte original et le texte traduit, les correspondances répondant à des besoins ponctuels alors que leur application systématique ne permettrait pas d'obtenir

cette équivalence. Les raisons pour lesquelles la mise en correspondance systématique des éléments de deux langues ne produit pas de bonnes déductions mais la mauvaise qualité de ce genre de traduction saute aux yeux.

C'est en interprétation simultanée que le peu d'intelligibilité de ce type de traduction apparaît le plus clairement : l'auditeur ne ressent pas seulement la traduction comme lourde et peu agréable, il la trouve incompréhensible car la continuité et la vitesse du débat oral n'autorisent ni pause de réflexion, ni retour en arrière. La traduction par correspondances est dans ce cas totalement inopérante. Dans l'écrit, le manque d'intelligibilité est moins net, mais une traduction par correspondances généralisées est lourde, peu agréable à lire.

La mise en correspondances de deux langues est le premier niveau de la traduction ; s'agissant de vocables ou de phrases isolées, elle peut être utile dans l'enseignement des langues; s'agissant de termes monoréférentiels, elle est presque toujours indispensable ; s'agissant de textes entiers, elle est inopérante. Forts de ces observations, traducteurs et interprètes recherchent la réussite de la traduction dans une équivalence entre les textes.

Le traducteur de ce petit texte hésite entre diverses méthodes par moment il rédige ce qu'il a compris, par moment il transcode avec l'évidente volonté d'être fidèle à la langue de départ.

Dans la petite pension de la Riviera, où je me trouvais alors (dix ans avant la guerre), avait éclaté à notre table une violente discussion, qui brusquement menaça de tourner en altercation furieuse et fut même accompagnée de paroles haineuses et injurieuses.

Урушдан ўн йил олдин мен турган Ривьера сихатгохида дастурхон атрофида ўтирганимда ёмонликка хатто ҳақорат ва сўқинишларга айланиб кетишига оз қолган жуда кучли тортишув бошланиб кетди.

Contrairement à la traduction publiée, cette équivalence est conforme au génie du français comme l'original. L'extralinguistique évoqué par les mots allemands, et non ces mots eux-mêmes, se retrouvent sous les mots français.

Voici, par comparaison, quelques synecdoques ouzbekes mises en regard d'une traduction par correspondances et les synecdoques franchises trouvaes par cette étudiante :

Бир куни кечкурун дастурхон атрофида ўтирганимда
бехосдан...

Un soir à la table ou je dinais à l'improviste...

Ayant imaginé la scène, cette étudiante va spontanément placée le soir. S. Zweig ne se prononce pas explicitement. Le français par contre précise: Un soir à la table ou je dinais... laissant entendre explicitement que les personnes qui discutent sont en train de dîner, ce que l'allemand ne fait que sous-entendre. La synecdoque '*a tout moment*' s'explique par le contexte - la logique française accepterait mal qu'une violente discussion dégénère '*inopinément*' en insultes alors que sa violence même les laisse prévoir. '*A tout moment*' marque l'instant où la discussion tourne mal.

Nous avons écrit ailleurs :

Pour que le lecteur suive un texte sans peine, il faut que celui-ci soit conforme aux habitudes de la langue dans laquelle il écrit.

Pour que la traduction soit compréhensible pour celui qui dépend d'elle il faut constamment se répéter en la faisant qu'elle n'est qu'un cas particulier de la communication. Que se passe-t-il quand on a quelque chose à dire ? On le fait comprendre en s'exprimant dans les formes admises par tous. Le sens est individuel, mais les formes sont sociales .

L'explicite original est adapté aux connaissances de ses lecteurs, le traducteur adapte son explicite à ses propres lecteurs et ce faisant retrouve dans sa langue un autre équilibre entre l'explicite et l'implicite pour désigner les événements, les idées, les sentiments de l'original. L'explicite est marqué par des habitudes d'expression propres à la langue, aussi le traducteur trouve-t-il dans la sienne des formes conformes aux habitudes d'expression et reflétant néanmoins sa créativité. Le problème du traducteur est donc double: il doit connaître les tenants et aboutissants de chaque segment de texte pour en comprendre le sens et il doit

etre à meme de designer dans sa langue le meme tout affectivo-cognitif en une synecdoque adequate, qui creera l'équivalent de la synecdoque originale.

Conclusion

En nous basant sur les études que nous avons faites ci-dessus nous

pouvons faire la conclusion suivante:

La traduction n'est pas qu'une simple opération linguistique : les langues sont inséparables de la diversité culturelle, cette diversité vitale , entend défendre afin d'éviter la prolifération de conflits dus au choc des cultures en ce XXI ème siècle. La premiere fonction de la traduction est donc d'ordre pratique : sans elle, la communication est compromise ou impossible. On voit toute la partie que l'on peut tirer de cette faculté : les interprètes avaient rang de prince en Egypte, en raison de l'importance primordiale qu'ils pouvaient revetir en matière de la diplomatie.

A l'inverse, on comprend pourquoi la traduction peut s'avérer, au plein sens du terme, la condition de survie d'une langue. Si la pierre de Rosette n'avait pas contenu la traduction d'un texte écrit en hieroglyphes et en démotique (une version simplifiée des hieroglyphes) dans une langue connue comme le grec. Champollion ne serait pas parvenu à déchiffrer, et la langue des pharaons demeurerait sans doute aussi impénétrable que celle des Etrusques. Une langue que l'on n'arrive plus à traduire est une langue morte, avant que la traduction ne la ressuscite.

A la fonction communicative de la traduction et à sa dimension linguistique s'ajoute en effet un troisième facteur, lié aux précédents, celui de la pluralité des versions pour un meme texte. L'examen des autres traductions nous en donné la preuve.

Chaque langue ayant sa propre vision du monde, donc son propre « découpage » de la réalité, de telles correspondances sont systematisées. La meme méthode peut alors s'appliquer aussi bien au niveau purement linguistique que stylistique. Faits de langue, faits de style et faits de traduction, dès lors, se rejoignent.

En depit de ses avantages d'ordre pratique, une telle démarche entraine deux inconvenients majeurs. Le premier, e'est celui qui consiste à accorder trop de place aux aspects linguistiques de la traduction, d'ou la critique formulee par Edmond Cary : « La traduction litteraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération litteraire.»

Le second inconvenient, c'est de ne pas tenir suffisamment compte de la

notion des « unités linguistiques ». Les *Ecrits de linguistique générale (ELG)*, récemment publiés, ne font qu'accentuer l'importance à accorder à la dimension *différentielle* du langage : « Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe ».

Si la traduction est bien une « propriété fondamentale » du langage, elle peut, pour des raisons pratiques, être considérée de manière linéaire, en ne faisant intervenir que des unités simples. On n'oubliera cependant pas qu'à l'image de la langue, la traduction fait elle aussi intervenir des « unités différentielles ». Si tel n'était pas le cas, on comprendrait mal que les manières de la mettre en pratique et de l'appréhender aient pu autant varier tout au long de l'histoire.

Nous pouvons dire que, la communication n'est pas un acte simple; elle s'analyse à partir de plusieurs champs théoriques dont celui de la traduction. Quatre principes doivent être retenus pour comprendre l'importance de l'acte de parole dans la production du sens

1. Il faut distinguer deux niveaux dans la signification d'un énoncé : la sémantique propre à chaque mot et le niveau plus global qui comprend le vouloir-dire du destinataire. Le sens de la parole n'existe que dans l'interaction sociale.

2. Deux éléments composent le sens de la parole : les connaissances antérieures accumulées par le sujet et la sémantique spécifique des mots et des phrases employées.

3. Le contexte et les connaissances *a priori* permettent au sujet de prévoir le déroulement d'un discours.

4. Nous possédons une mémoire collective qui est constituée : d'un contexte conceptuel, de connaissances partagées que l'on suppose semblables à celles de nos interlocuteurs, et de la connaissance intrinsèque des régies de l'interaction sociale concernant l'acte de parole.

Plus loin, en abordant la logique, l'argumentation, le maniement des

idées, il faudra se souvenir des opérations sémantiques intermédiaires entre le sens et les mots.

En analysant les oeuvres des chercheurs nous avons constaté, que pour obtenir une bonne communication lors de la traduction il faut utiliser des procédés suivants:

1. La traduction ou reformulation.
2. Transposition ou modulation.
3. Traduction ou déformation.

La traduction intralinguale ou reformulation consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue. N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne, tout a fait semblable à nous, mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? Lorsque nous sentons que les mêmes mots dans notre bouche auraient un sens tout à fait autre ou, du moins, un contenu tantôt plus faible, tantôt plus vigoureux que dans la sienne, et que, si nous voulions exprimer exactement la même chose que lui, nous nous servirions, à notre manière, de mots et de tournures tout à fait différents, il semble, quand nous voulons définir plus précisément cette impression et en faisons un objet de pensée, que nous traduisons.

Traduction ou déformation La traduction de tels tournure comme défense de fumer, tourner à gauche demande souvent, outre une solide culture générale, une parfaite connaissance d'un domaine spécialisé : économique, scientifique, sociale, juridique...

BIBLIOGRAPHIE

1. Андреев А. Дистанция времени и перевод // Мастерство перевода.-М.,

1985.

2. Баксман Б. И. Речь литературных персонажей иностранцев как дополнительный источник изучения языка. - М., 1971.
3. Бархударов Л. С. Язык и перевод. - М., ИМО, 1975.
4. Бархударов Л. С. Общелингвистическое значение теории перевода // Теория и критика перевода. - М., Изд-во МГУ, 1962.
5. Бархударов Л. С. Уровни языковой иерархии и перевод // Тетради переводчика. - М., - ИМО, 1969.
6. Виноградов В. С. Лексические вопросы перевода художественной прозы М., 1969.
7. Влахов С., Флорин С. Непереводимое в переводе. М.: Высш. шк., 1986.
8. Гак В.Г. Сравнительная типология французского и русского языков. Л.: Просвещение, 1977.
9. Гак В.Г. Практический курс перевода. Москва Высшая школа, 1982.
10. Гачев Г.Д. О национальных картинах мира // Народы Азии и Африки. 1967.
11. Саломов Г. Таржима назариясига кириш. Тошкент, Фан, 1966.
12. Саломов Г. Тил ва таржима. Тошент, Фан, 1966.
13. Федоров А.В. Введение в теорию перевода. Москва, 1983.
14. Barbizet J. «Le probleme du codage cerebral, son role dans les mecanismes de la memoire » Paris.1974
15. Ballard M. La traduction de l'anglais en français. Paris,Nathan, 2000.
16. Benveniste E. Problèmes de linguistique générale. Paris, Gallimard, 1966.
17. Ballard M. La traduction à l'université. Paris, Presses Universitaires de Lille, 1993.
18. Berman A. La traduction et la lettre - ou l'auberge du lointain. Paris, Les Tours de Babel, 1985.
19. Cormier M. Proposition d'une typologie pour l'enseignement de la traduction technique, Paris, Etudes traductologique, 1990.

20.Mounin G. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris, Gallimard, 1963.

